

Etudier l'histoire c'est méditer sur les révolutions de la terre et de la race humaine.

L'oisif Egyptien moderne s'éloigne du sujet industriel des Pharaons. L'apôtre Germain de Tacite ne se retrouve plus dans l'Allemand docte et patient, et le Breton de nos jours diffère de l'Armoricain. L'Espagne irriguée, la Germanie dépeuplée de ses immenses forêts, le Rhin dégagé de ces épaisses glaces qui servaient de pont aux barbares marchant au pillage de Rome, la France aussi différente de la Gaule, la Grande Bretagne; quel champ de méditations s'écrit un savant, que la seule vue de cette grande Bretagne qu'Auguste ne jugeait pas digne d'une conquête! Il faut chercher les traces de ces changements qu'a produits la nature, souvent aussi l'action de l'homme. Il faut recourir à leur origine, remonter jusqu'à la source des connaissances.

Le résultat de ces recherches c'est une chaîne de circonstances déployée aux yeux du chercheur: cette chaîne, c'est l'histoire.

BIBLIOPHILOS.

BULLETIN.

Détails sur la mort du Souverain Pontife.—De son successeur.—Extrait de Brownson.—Dernières nouvelles d'Europe.—Réponse à l'Aurore.—Les RR. PP. McElroy et Rey.—Adoration perpétuelle à Zug.—Accident.

Voici ce qu'écrivit le *Tablet* d'après une correspondance de Rome:

Grégoire XVI, connu d'abord sous le nom de Maar Capellari, fut moine bénédictin Canadule; il naquit à Bellune, le 18 septembre 1765, fut nommé à la chaire pontificale le 2 février 1831, sacré le 6 du même mois, prit possession solennelle du trône et fut couronné le 31 mai 1832.

Avant que d'être élevé à la papauté, il avait publié un ouvrage savant et universellement applaudi: *Le Triomphe du Saint-Siège et de l'Eglise*, qui a eu plusieurs éditions; il était un des plus savans cardinaux de son temps, mais sa grande science brillait encore plus par sa profonde humilité.

Elevé sur le Saint-Siège, il ne fit que changer son habit conservant toujours dans sa vie privée ses habitudes monacales. La splendeur du trône loin de l'enorgueillir ne servit qu'à rendre évidentes ses humbles mais sublimes vertus; son affabilité et la bonté de son cœur qu'il faisait sentir à tous, même à ses plus bas domestiques, en était une marque évidente. Sa libéralité et son désintéressement étaient si grands, qu'il donnait tout ce qu'il avait, meubles et argent, pour l'utilité des missions, le besoin des églises, ou le soulagement des pauvres. Il était accessible à tous et recevait presque à toute heure les étrangers, catholiques et protestans, ensuite que plusieurs de ceux-ci en étaient étonnés et affectés: mais surtout il recevait les voyageurs anglais avec un intérêt tout particulier, et les affaires de l'Eglise d'Angleterre lui touchaient sensiblement le cœur. En un seul jour d'hiver il ne reçut pas moins de soixante de ces étrangers de différentes religions. Il se levait de grand matin; et ayant dit la messe, son office et ses différentes prières, il se trouvait de bonne heure prêt à l'ouvrage, et à recevoir les visites. Il voulait être informé de toutes les affaires, il les examinait avec la plus vive attention; il exigeait que ses prélats et les ministres de l'état lui donnassent tous les papiers et documens publics pour les prendre en délibération avant que de rien statuer. Il était un imitateur courageux de la fermeté de Grégoire VII; il en a donné des preuves en plusieurs occasions, surtout dans son entrevue avec l'empereur de Russie. S'il fut grand, comme prince spirituel il ne fut pas moins grand comme souverain temporel. Doué de talens et d'une grande pénétration, son règne fut celui de l'équité et de la justice: aussi était-il chéri du peuple. Au moment d'une révolution qui était sur le point d'éclater au commencement de son règne, une simple notice, bien conçue, et affichée aux coins de la ville fut suffisante, pour apaiser en un instant toute espèce de mécontentement; et le peuple voulant lui donner une preuve non équivoque de fidélité et d'attachement, dans ce moment dangereux, profita du moment qu'il passait dans les rues avec son équipage pour dételer ses chevaux, et traîner son carrosse au milieu des cris de joie et des applaudissemens réitérés; les chefs même de l'insurrection accouraient se jeter à ses pieds en lui jurant qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour leur souverain.

Il était l'ami et le protecteur des arts et des sciences; il avait ajouté une nouvelle aile au musée du Vatican, et construisait un nouveau musée dans le palais de Latran, quand la mort est venue le surprendre; il a percé un grand et double tunnel à travers la montagne de Tivoli pour donner un autre cours à la rivière de l'Anio; il a embelli Rome d'édifices, et de bâties magnifiques en marbre. Il a donné à l'école des beaux arts attachée à l'académie pontificale de St. Luc, un site nouveau et agréable; il a ouvert dans le voisinage de

la capitale un des célèbres ports de l'ancienne capitale. Il a encouragé l'agriculture; et a ordonné qu'une partie des jeunes gens de l'asile de Ste. Marie degli angeli fussent instruits dans la culture et les paturages. La vie de ce grand pape était pure, sans tache et très réglée; il avait une constitution forte, était grand, et avait un aspect vénérable. En un mot, il était pieux, savant, élément, libéral, le Mécène des arts et des sciences, le ferme défenseur des droits de l'Eglise; enfin pendant quinze ans il gouverna l'Eglise avec une foi et une charité toute apostolique et son peuple avec un cœur de père.

—Oui; le Pape est mort; ce grand prince de l'Eglise est tombé sous les serres de la mort; la lumière du monde que Dieu avait mise sur la montagne est éteinte. Rome est sans évêque; la société des fidèles sans chef sur la terre. Jésus-Christ sans vicairé parmi les enfans des hommes. L'Eglise est veuve. Vraiment! cette mort n'est pas comme celle du commun des hommes; cette extinction calme du serviteur des serviteurs de Dieu est une secousse qui retentit dans tous les membres mystiques du corps dont il était le chef. Pour un tems l'Eglise semble avoir perdu son unité en perdant celui qui est son centre. Ce moment est le jour de la Passion de l'Eglise; comme son divin maître elle sera menée de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérodote. Le premier qui sera nommé pour être son chef sera sous le veto de la France, un autre sous celui de l'Autriche, un troisième sera refusé comme hostile à l'Espagne, enfin jusqu'au Portugal qui mettra aussi son grain dans la balance; c'est ainsi que le démon de la politique, cherchera à nuire aux intérêts de l'Eglise, en faveur des princes de la terre; mais la divine Providence qui depuis plusieurs siècles n'a donné que des saints pour paître le troupeau de J.-C. veillera encore sur lui dans ce moment critique. Si on s'en tient aux journaux, il n'y aura pas besoin de conclave, on aura plus de papes qu'il en faut;—Les uns nomment le cardinal Fransoni, homme d'une habileté et d'une érudition admirable; mais la France le rejette, parce que c'est le protecteur et l'ami des Jésuites; en voilà bien assez pour n'être pas pape. D'autres nomment le cardinal Castracane, homme de grand mérite aussi; mais l'Autriche n'en veut pas parce qu'il plaît à la France. On nomme encore le cardinal Micara, doyen du Sacré-Collège; il serait l'élu du peuple romain; mais hélas! il n'est pas né noble! On parle encore du cardinal Orioli, mais c'était un protégé de Napoléon, lorsqu'il n'était que simple prêtre à Verdun; cela ne lui sera pas un titre de protection à Rome. L'Ami de la Religion parle du cardinal Acton, né en 1803 à Naples; il serait par conséquent Italien de naissance; sans doute celui-là, ne déplairait pas à l'Angleterre; c'est un homme plein de mérite, de science et de vertus, c'était l'ami particulier du défunt Pape, son intime confident; et on ajoute que si le Pape avait eu une voix de recommandation à laisser avant que de mourir, elle eût été pour lui.

Quoiqu'il en soit, ceux que la politique nomme d'avance, sont presque sûrs de n'être pas élus, et c'est presque toujours un nom inconnu aux puissances du siècle, qui sort de l'urne. C'est ainsi que l'Esprit Saint en veillant sur l'Eglise de J.-C., paraît se jouer de l'ambition et de la politique des hommes. L'Eglise est maintenant en prière pour demander à Dieu un pasteur selon son cœur; prions avec elle, comme les fidèles qui s'étaient réunis pour demander à Dieu la délivrance de St. Pierre; en ce jour Pierre ne siège plus sur son trône; le ciel se laissera fléchir; et le Tout-Puissant le rendra à nos prières et à nos larmes.

—Nous avons reçu le numéro 11c. du *Quarterly Review* de M. Brownson, nous en extrayons le passage suivant, parce qu'il met au néant le grand cheval de bataille de nos frères séparés, qui prétendent que par un cercle vicieux nous prouvons l'Eglise par la Bible, et la Bible par l'Eglise; jamais allégué ne fut plus faux. L'Eglise se prouve par elle-même, comme le soleil, se prouve par lui-même, comme la lumière se prouve par elle-même. L'Eglise se prouve par sa propre tradition, par ses conciles, par la communion des fidèles qui sont ses enfans. L'Eglise ainsi prouvée prouve la Bible comme un livre divin, et la Bible ainsi prouvée peut et doit servir à la décision des articles de foi qui sont en litige. Si on dit que l'on prouve l'existence de l'Eglise par la Bible, ç'a ne peut être que d'une manière accessoire et non point fondamentale; puisque la Bible ne peut faire preuve qu'autant qu'elle est interprétée dans le sens de l'Eglise. Et en effet, le divin fondateur de notre religion aurait-il confié à un livre qui peut être tous les jours altéré ou falsifié par les copistes, et encore plus de nos jours par la presse, les préceptes de sa sainte religion et les vérités qui sont essentielles au salut des hommes. L'Eglise est cette grande lumière qui d'après les prophètes, paraît sur la mon-